

annonçant l'action générale du remède; et quant aux effets locaux produits, nous ne pouvons rien en conclure en faveur de cette action, attendu que nous avons employé concurremment l'anthrakokali à l'extérieur sous la forme de pommade, ce que n'avait point fait M. Polya, ce qu'il semble même conseiller de ne pas faire.

Chez deux malades dont nous avons examiné l'urine, après une dizaine de jours de l'usage interne de l'anthrakokali, ce liquide a paru donner, au papier réactif, quelques faibles indices d'alcalinité: encore faut-il noter qu'une de ces deux malades prenait en même temps la tisane de chicorée additionnée de bi-carbonate de soude.

Quoi qu'il en soit, M. Polya, après trois années d'expériences, a proclamé l'anthrakokali comme un véritable spécifique, qui n'agissait à la vérité qu'à l'aide d'un temps assez long, mais qui pouvait amener la guérison des maladies cutanées les plus rebelles, telles que le *lupus*, par exemple. Jusqu'ici nous n'avons découvert dans l'anthrakokali (et encore n'entendons-nous parler que des effets du remède appliqué à l'extérieur) que des propriétés stimulantes et résolutes applicables au traitement de l'impétigo et de l'eczéma chroniques, peut-être même du *lupus*, mais sans pouvoir dispenser dans ce cas de l'action plus énergique et plus sûre des caustiques destinés à arrêter les progrès de l'ulcération rongearde. Nous avons dû cesser l'emploi extérieur du remède chez quelques femmes atteintes de *lichen agrius* et de *pityriasis*; car il exaspérait le prurit et la cuisson d'une manière très-notable.

Jusqu'ici nous ne possédons réellement pas contre les maladies dartreuses de spécifique absolu et dont on puisse comparer les effets, par exemple, à ceux du quinquina dans les fièvres d'accès.

Les préparations sulfureuses, mercurielles, iodurées, chlorurées, salines, alcalines, rendent sans doute de grands services dans le traitement des maladies cutanées chroniques, mais plutôt comme faisant partie de médications variées et modifiées selon la forme, la marche, la période, la cause et le caractère de l'éruption, les conditions particulières du sujet, que comme remèdes spécifiques, à proprement parler.

Quant aux nombreux végétaux rafraîchissants, détersifs et dépuratifs, vantés dans le traitement des dartres, depuis l'éclair, ou grande chélidoine des anciens, jusqu'à la douce-amère des modernes... nous les employons sans doute et nous les variions comme le commun des praticiens, mais sans posséder plus qu'eux d'observations bien rigoureuses à l'appui de la vertu spécifique de ces plantes dont l'usage est sanctionné par la tradition et par une sorte de vogue populaire. Les espèces émollientes, résolutes, detersives, sous forme de bains, de lotions, de fumigations, de fomentations, de cataplasmes, trouvent aussi fréquemment leur application dans le traitement de l'eczéma, de l'impétigo, de l'acné, de la teigne, soit pour dépouiller la peau des squames et des croûtes qui la revêtent, soit pour calmer l'inflammation qu'on y observe.

Un des topiques les plus anciennement employés, et dont nous nous servons encore avec le plus d'avantage dans les cas nombreux où les émollients purs

ne conviennent pas et où cependant la susceptibilité de la peau s'oppose à l'emploi des astringents et des résolutes proprement dits, c'est le lait d'amandes, conseillé par presque tous les écrivains grecs et latins comme un excellent cosmétique.

En résumé donc, à l'exception de la gale qui est traitée à l'hôpital Saint-Louis par une méthode spécifique, la même pour tous les sujets, vous verrez dans nos salles des médications très-variées être appliquées aux maladies cutanées spéciales... jusqu'à ce qu'une expérience plus heureuse amène la découverte de remèdes véritablement spécifiques et constamment efficaces. Cette découverte, d'ailleurs, ne nous paraît point impossible; car, sans vouloir contredire ce que nous avons avancé nous-même au commencement de cette leçon, nous pouvons avouer qu'il y a un certain nombre d'espèces en pathologie cutanée auxquelles peut être appliquée la remarque générale du savant Lorry citée plus haut:

« *Morbi omnes isti affines inter se et ex eadem oriundi prosapia, plus gradu et nomine differunt quam natura.* » Ces maladies ont entre elles beaucoup d'affinités, et, nées de la même source, elles diffèrent plus de nom et de degré que de nature.

(Revue médicale, mai.)

54. Recherches pratiques sur le traitement des maladies nerveuses. — Des névroses et des névralgies; par M. FORGET.

Lorsque les fonctions d'un organe sont altérées sans que celui-ci révèle aucune lésion matérielle appréciable, on dit qu'il y a *névrose* ou altération de l'innervation. Si la douleur est le phénomène prédominant, l'affection prend le nom de *névralgie*. Les maladies dites nerveuses sont donc établies sur un caractère négatif, l'absence d'altération de tissu. On en a fait une classe qui constitue une espèce de diverticule ou d'appendice où viennent se ranger toutes les affections que n'a pu s'approprier l'anatomie pathologique; elles forment dans le cadre nosologique une case précaire et provisoire, qui se rétrécit de jour en jour, et qui sert comme de dernier retranchement aux doctrines vitalistes pures. Notre intention n'est point ici de discuter les limites et la solidité du domaine des maladies nerveuses; nous n'avons eu pour but que de prendre un point de départ dans une définition.

Or, de ce que les névroses sont des maladies sans caractères matériels, il résulte que leur essence est profondément ignorée, car il ne faut pas se laisser abuser par les mots: qui dit lésion nerveuse, dit lésion de nature inconnue. Cette ignorance ouvre une carrière illimitée aux hypothèses dogmatiques et, partant, aux erreurs pratiques. Aussi, les affections nerveuses sont-elles les maladies à l'égard desquelles on se comprend le moins, et qui donnent lieu aux discussions les plus vives, aux préceptes les plus contradictoires, aux plus grandes difficultés dans l'application. A ne consulter que les traités de thérapeutique, il semblerait pourtant que rien n'est plus simple et plus facile que d'obvier aux accidents de ce genre, car tous les auteurs ont édifié une classe

particulière de remèdes sous le nom d'*antispasmodiques*. Parmi ces médicaments, il en est qui sont offerts comme jouissant de vertus merveilleuses, presque divines, c'est-à-dire infailibles dans certains cas donnés: tels sont le camphre, le musc, l'assa-fœtida, la valériane, l'éther, etc. Et pourtant, que de déceptions dans la pratique journalière des candides praticiens qui se fient à l'étiquette!... C'est que, sous ces dénominations concrètes et univoques de maladies nerveuses, névroses, névralgies, se cachent traitreusement une foule de lésions diverses desquelles peuvent surgir des apparences morbides identiques, de même qu'une seule lésion organique peut engendrer les appareils phénoménaux les plus variés. Ouvrez nos modernes ouvrages de pathologie, vous serez effrayé de la série des lésions matérielles qui peuvent donner lieu à l'ensemble de phénomènes symptomatiques groupés sous les noms d'épilepsie, d'hystérie, de convulsions, de paralysie, etc. D'autre part, et abstraction faite des lésions anatomiques dont, après tout, le caractère et le rôle primitifs peuvent être récusés, voyez dans quelles conditions infiniment variées d'âge, de sexe, de constitution, de causalité, d'état physique et moral, en un mot, les maladies de même nom peuvent éclater; et vous concevrez le vague désolant, la décourageante incertitude qui, nécessairement, doivent se rencontrer, quant au traitement d'un genre d'affections que l'insuffisance de nos moyens nous oblige encore à caractériser par certains groupes de symptômes, c'est-à-dire par de simples effets éventuels; impuissants que nous sommes à remonter au point de départ, à la cause formelle et primordiale de ces désordres fonctionnels.

En somme, rien n'est plus funeste, selon nous, aux progrès de la philosophie et de la pratique médicales, que la création de ces *anti*, dont le moindre inconvénient est de fausser la raison et d'enraciner le crédule praticien dans ses habitudes stationnaires; car, avec sa confiance dans les décrets des législateurs de l'art, c'est-à-dire de ceux qui font des livres didactiques, il ne verra des chances de succès que dans le cercle de ces prétendus spécifiques; et s'il échoue, comme trop souvent il arrive, on le verra s'endormir sur l'oreiller du fatalisme, sans même songer à se récriminer contre les fauteurs d'un empirisme mensonger.

Gardez-vous donc de cette facile tendance à traiter des noms de maladie; défiez-vous de ces insidieux plaidoyers en faveur de tel ou tel spécifique appliqué à ces formes morbides que l'ignorance et l'empirisme s'efforcent d'essentialiser; creusez les profondeurs du diagnostic spécial, et persuadez-vous qu'en fait d'affections nerveuses principalement, les maladies de même nom constituent des individualités, des unités morbides qu'il s'agit de dégager laborieusement des dangereuses banalités de la nosographie.

Et pourtant, lorsque vous avez satisfait au grand principe de la spécialisation, lorsque les formes nerveuses vous apparaissent, après mûr examen, avec les attributs de la simple essentialité, force vous est bien de sacrifier aux agents réputés spécifiques; mais encore, sachez envisager ceux-ci des hauteurs de la physiologie morbide; déduisez leur efficacité

possible, plutôt de leur mode d'action sur l'organisme en général, que de certaines vertus occultes, engendrées par l'amour du merveilleux, et suspectes par le mystère même qui les environne. Cherchez quelque indication rationnelle dans certaines circonstances accessoires qui puissent vous offrir quelque chance de succès; enfin, ayez la pénétration, du génie si vous pouvez.

En dépit des traits caractéristiques assignés à tel ou tel genre de névrose, il est vrai de dire que ces formes morbides ne sont pas toujours si nettement dessinées qu'il soit facile de les distinguer, dans tous les cas, les unes des autres. L'observation suivante en est une preuve entre mille: il s'agit d'attaques convulsives que, suivant les idées propres à divers observateurs, on pourrait considérer comme appartenant à l'épilepsie ou à l'hystérie; quoi qu'il en soit, le mal paraît avoir cédé à un remède qui n'est réputé posséder de vertus spéciales ni dans l'une ni dans l'autre.

Obs. I. — *Convulsions hystérisiformes rebelles, chez un homme; guérison par un moyen inusité.* (Sulfate de quinine.) — Un homme de quarante ans, de bonne constitution, serrurier, nous est adressé d'une ville voisine pour être traité d'une maladie nerveuse que le médecin qui l'envoie dit être une catalepsie. Il entre à la clinique le 17 mars 1840.

Le malade raconte qu'en janvier 1839, il eut des attaques de convulsions, survenues sans cause connue, et qui ne durèrent que quinze jours. Au 1^{er} janvier dernier, il fut affecté d'une fièvre qu'il appelle inflammatoire et qui dura près d'un mois. Depuis lors, c'est-à-dire depuis six semaines, sont apparus de nouveaux accidents nerveux auxquels divers traitements ont été opposés sans résultat. Ces attaques, dont le malade ne peut donner une idée, se reproduisent tous les jours une ou plusieurs fois, surtout le matin. Du reste, tous les organes fonctionnent avec régularité et ne présentent aucune lésion appréciable. Infus. de tilleul. Dans la soirée, l'élève de garde est témoin d'un accès dont il donne la description suivante: Perte de connaissance, mouvements convulsifs consistant dans une sorte de jactitation, le malade rapprochant ses membres et les rejetant en dehors alternativement, respiration anxieuse, point d'écume à la bouche. Après quelques minutes de durée, l'attaque cesse et le malade revient à lui, sans tendance au sommeil et sans conserver le souvenir de ce qui vient de se passer. Lorsqu'on fléchit les membres pendant l'accès; ils s'étendent de nouveau sans conserver la position qu'on leur imprime: ce n'est donc pas une catalepsie; ces attaques manquent aussi de certains caractères essentiels à l'épilepsie (écume à la bouche, pouce fléchi dans la main, sommeil après l'attaque); elles ressemblent plutôt à celles de l'hystérie, sauf la perte de sentiment qui, quoi qu'on en ait dit, s'observe aussi dans cette dernière.

Le 18, infus. de tilleul, douze ventouses scarif. le long du rachis, pédiluve sinapisé. — Les trois-quarts d'aliments. Trois attaques dans la journée; un élève témoin de l'une d'elles trouve qu'elles ressemblent à celles observées si fréquemment chez nos femmes hystériques.

Le 19, tilleul, pédiluve, potion antispasmodique:

Prenez : Eau distillée de Mélisse. . 120 gramm.
Teinture de castoreum. . 2
Sirop d'écorces d'oranges. 50
à prendre par cuillerée d'heure en heure.

Les jours suivants, il survient assez régulièrement une attaque le matin, entre six et sept heures. Ces attaques ont moins d'intensité que celles des temps précédents. Bien que nous eussions l'espérance de les voir s'éteindre spontanément, par la seule influence du changement de séjour, de régime et d'habitudes, considérant cette périodicité assez bien dessinée, nous songeâmes au sulfate de quinine.

Le 25; prenez sulfate de quinine, centigr. 50, à prendre le soir. Dès lors, les attaques ne se produisirent plus, et le malade sortit, solidement guéri, nous l'espérons, le 1^{er} avril 1840. Nous l'engageâmes néanmoins à continuer l'usage du remède pendant plusieurs jours encore.

Voilà donc une affection convulsive enlevée par un moyen indirect, le sulfate de quinine, administré sur cette indication toute accessoire de l'apparence de périodicité des accès; tant il est vrai que, dans le traitement des maladies dont la nature est inconnue, on doit tenir compte de toutes les circonstances qui peuvent offrir une lueur d'espoir, en l'absence des indications positives qui sont l'apanage de la plupart des affections avec lésion matérielle sensible.

L'observation suivante est relative à une véritable épilepsie d'apparence essentielle, et qui s'est montrée rebelle aux principaux traitements spécifiques (car les maladies les plus incurables sont celles qui comptent le plus de remèdes spécifiques); sauf pourtant une lueur d'espoir que nous aurions pu, comme tant d'autres, formuler en succès réel, si nous nous fussions contentés de quelques jours de répit, et si le malade se fût soustrait à l'observation ultérieure, comme souvent il arrive dans les hôpitaux.

Obs. II. — *Épilepsie d'apparence essentielle, traitée sans succès par divers moyens préconisés; espérance déçue.* — Un garçon de seize ans, d'assez bonne constitution, quoique un peu blême et lymphatique, imprimeur de profession, nous fut envoyé, comme le précédent, d'une ville voisine, pour être traité à la clinique, d'une épilepsie, contre laquelle, depuis plusieurs années, de nombreuses médications avaient échoué. Entré à l'hôpital le 7 août 1859, le malade raconte avoir eu, pendant assez longtemps, des habitudes d'onanisme dont il se dit actuellement délivré. Depuis vingt mois, il est devenu sujet à des attaques que nous décrirons ci-après, lesquelles reviennent plusieurs fois par jour, quelquefois, dit-il, de quart en quart d'heure, et qui n'ont pas, pour la plupart, une minute de durée. Elles paraissent être plus fréquentes en hiver qu'en été. A part un peu d'hébétéude et de bouffissure de la face, l'état général est bon, la colonne vertébrale et le crâne sont bien conformés, les membres jouissent d'un développement et d'une force réguliers, le pénis n'offre pas cette rougeur du méat ordinaire chez les jeunes masturbateurs; les fonctions viscérales s'accomplissent régulièrement, le sommeil de la nuit est profond et prolongé, mais

habituellement troublé par des rêves effrayants.

Dans la journée du 8, quelques personnes sont témoins d'une attaque ainsi caractérisée: cris suivis de chute, perte de connaissance, écume à la bouche, émission involontaire des urines, mouvements convulsifs de tous les muscles, pouce fléchi dans la paume de la main, respiration anxieuse, etc. L'attaque a duré, dit-on, cinq minutes environ, et n'a pas été suivie de sommeil. Il y en a eu deux semblables dans la journée. Nous prescrivons :

Prenez : Nitrate d'argent. . . 5 centigr.
Extrait d'opium. . . 10
— de réglisse. q. s.

Pour seize pilules, à prendre une le soir. Infus. de tilleul, un flacon d'ammoniaque, pour respirer lorsque le malade sent venir ses accès, qui s'annoncent, dit-il, par une sensation de fourmillement dans la région lombaire. Le quart d'aliments.

Le 9, plusieurs fois, la veille, le malade a senti venir ses attaques et les a prévenues, dit-il, en flairant l'ammoniaque, mais il en est arrivé une dans la nuit. Deux pilules de nitrate d'argent.

Les jours suivants, attaques journalières au nombre de neuf. Nous augmentons graduellement les pilules; le 16 il en prend six.

Le 17, vésicatoire à la nuque, pour suppurer.

Le 19, nous ajoutons: potion avec succinate d'ammoniaque, quatre grammes.

Le 5 septembre, il prend seize pilules (nitrate d'argent centigr. cinq), les attaques continuent en nombre variable.

Le 6, constipation: laxatif:

Prenez : Pulpe de tamarins; Manne en larmes
ana. 15 grammes.
Sulfate de soude . . . 50
Eau 240

Deux cuillerées, de deux en deux heures.

Le 8, après un mois d'administration, n'obtenant aucun résultat du nitrate d'argent, nous le suspendons.

Le 10, nous imaginons d'essayer l'ipécacuanha à dose nauséuse, recommandé récemment dans quelques névroses.

Prenez : Poudre d'ipéca. . 1 gramme 20 centig.
Infus. dans eau. 120 grammes.
Une cuillerée de deux en deux heures.

Nausées, vomiturations, continuées pendant trois jours sans résultat. Les attaques varient toujours de deux à huit.

Le 15, séchez le vésicatoire à la nuque.

Le 14, seize sangsues au col, à cause de quelques glandes engorgées résultat du vésicatoire.

Le 18, nous essayons l'oxide de zinc :

Prenez : Oxide de zinc. . . 15 centigr.
Extrait d'opium . . . 5
De réglisse. q. s.

Pour six pilules à prendre en trois fois dans la journée. Les attaques paraissent augmenter de fréquence.

Le 21, nous suspendons toute médication spéciale: Bain, pot. gommée avec eau de laurier cerise, grammes quatre.

Le 23, prenant en considération la constitution lymphatique, nous prescrivons l'iodure d'amidon.

Prenez : Iode. . . 1 gramme 20 centigr.
Amidon. 30 grammes »
Triturez, étendez dans eau
de riz. 1 kilogr.
Ajoutez, sirop blanc,
grammes 50 pour tisane.

Le 29, l'iodure d'amidon est porté à grammes 60 (iode, gram. 2, centigr. 40).

Le 4 octobre, les attaques se répétant d'une manière désespérante, au nombre d'une dizaine par jour, nous nous rappelons l'apparence de succès, une fois obtenue par nous, au moyen de l'indigo. Nous prescrivons.

Prenez : Indigo. . . . 15 grammes.
Miel blanc. 50

F. un électuaire, à prendre en trois fois dans la journée. Le malade ressent des pesanteurs d'estomac, mais les accès manquent ce jour-là, ainsi que les 5 et 6.

Le 7, cinq attaques, mais plus rien les jours suivants, de sorte que nous commençons à nous bercer d'un espoir de succès, lorsque le 20, après treize jours d'interruption, les attaques reparaissent au nombre de deux. Nous portons l'indigo à grammes 50.

Les jours suivants une à trois attaques légères.

Le 31, indigo, grammes 45; les jours suivants, les attaques manquent un jour et reparaissent ensuite.

Le 15 novembre, deux attaques violentes et prolongées; nous suspendons l'indigo pour le reprendre à plus faible dose quelques jours après, mais sans résultat. Une à trois attaques par jour.

Le 6 décembre, pilules ferrugineuses de Bland, deux matin et soir, jusqu'au 11 sans résultat; ce jour-là,

Prenez : Oxide de zinc. . . . 10 centigr.
Poudre de jusquiame . 20
— de valériane . 1 gramme.

Pour deux paquets à prendre, un matin et soir.

Le 16, point de résultat. Nous essayons d'un remède récemment préconisé en Allemagne :

Prenez : Poud. de racine d'armoise. 4 gramm.
A prendre le soir, un verre de bière par-dessus.

Les jours suivants, pas de résultat favorable; au contraire, les attaques sont de trois à huit par jour.

Le 1^{er} janvier 1840, on porte la poudre d'armoise à grammes 8; mais les accès se multiplient d'une manière effrayante, au point qu'au dire du malade, il y en a de douze à vingt-cinq par jour.

Affecté de nostalgie, fatigué de remèdes, découragé par leur inefficacité, notre jeune malade sort de l'hôpital le 7 janvier, après cinq mois de séjour.

Cette observation est instructive, particulièrement sous deux points de vue: 1^o Parce qu'elle montre, ce qui pourtant n'est que trop bien reconnu, l'impuissance des remèdes les plus actifs et réputés les plus efficaces contre l'épilepsie; 2^o parce qu'elle apprend à se défier des succès momentanés dont tant d'observateurs légers, ou souvent de mauvaise foi, nous devons le dire, se font journellement des trophées. Alors qu'on se félicite d'un beau résultat, fréquemment la maladie se réveille plus terrible que jamais, et replonge le praticien dans le découragement, ainsi qu'il nous est arrivé dans ce cas, après l'emploi de l'indigo. Après tout, les remèdes les plus vantés contre l'épilepsie, au dire même de ceux qui les prônent, exigent souvent des mois, même des années avant de procurer des effets salutaires. Or, n'est-ce pas une bien triste ressource que celle qui ne peut offrir que des espérances si lointaines et par cela même des résultats si litigieux?

L'observation suivante est une nouvelle preuve de la réserve avec laquelle il faut accepter la guérison de certaines maladies nerveuses invétérées, et de la nécessité de prémunir le malade contre les joies anticipées d'un succès, douteux tant qu'il n'a pas acquis les garanties que le temps seul peut donner. Ce fait, indépendamment de quelques obscurités dans le diagnostic, sur lesquelles nous n'insisterons pas, est encore remarquable par les effets obtenus d'un remède qui n'est pas généralement employé dans ce genre d'affections.

Obs. III. — *Néuralgie faciale. — Résultat favorable de l'extrait de datura stramonium, rechute, nouvel espoir de guérison.* — Un homme de quarante ans, d'assez forte constitution, tanneur, jouissait d'une bonne santé, lorsqu'il y a sept mois, il fut pris de surdité avec tintement de l'oreille gauche, sans inflammation du conduit auditif. Cette surdité résista pendant trois mois à divers moyens, puis disparut pour faire place immédiatement à une surdité de l'oreille droite, mais cette fois avec douleur de tout le côté correspondant de la tête; douleur s'exagérant par accès. Après des traitements variés et infructueux, le malade entre à la clinique, le 26 mars 1840.

État actuel: Légère turgescence du côté droit de la face, contractions de l'orbiculaire de l'œil, larmolement, douleur intense, sensation de tiraillement partant du conduit auditif et irradiant dans tout le côté droit de la tête, augmentant par la pression et le coucher du côté affecté. Le conduit auditif est sain, la narine droite est sèche et le malade se dit enrhumé du cerveau depuis dix-huit mois. Les autres appareils n'offrent aucun dérangement. Cette néuralgie, si c'en est une, paraît affecter les irradiations du nerf facial plutôt que celles de la cinquième veine. Extrait d'aconit, centigr. 20; vésicatoire derrière l'oreille droite, chiendent nitré.

Le 27, ce jour-là accuse la douleur dans le trajet du nerf sous-orbitaire. Ut supra : saupoudrez le vésicatoire d'un demi-grain d'hydrochlorate de morphine, matin et soir. État stationnaire.

Le 31, l'extrait d'aconit est graduellement porté à 80 centigr., et la morphine à 5 centigr.

Le 5 avril, le vésicatoire est sec, un autre est établi à la nuque, on y saupoudre hydro-chlorate de morphine, 5 centigr., matin et soir.

Le 8, douleurs intenses, opiniâtres : quinze sangsues à l'apophyse mastoïde, pédiluve sinap., aconit, morphine.

Le 10, saignée de trois palettes.

Le 11, on supprime l'aconit porté à 1 gramme, 16 sangsues derrière l'oreille, extrait d'opium centigr. 5. Point de résultat.

Les antécédents pouvant faire soupçonner un vice syphilitique, nous essayons le proto-iodure de mercure 1/4 de grain, matin et soir; instillation de laudanum pur dans l'oreille, d'où semblent partir les douleurs. Les cataplasmes laudanisés ne sont pas supportés, le malade ne pouvant, dit-il, tolérer le contact de l'humidité.

Le 18, les souffrances étant continuelles et paraissant même augmenter d'intensité, nous renonçons au mercure sur lequel nous comptions peu, et nous prescrivons : extrait de datura stramonium, pilules de 5 centigr., n° X, à prendre de deux en deux heures.

Le 19, le malade n'a pris que six pilules; soulagement. Ut supra.

Le 2; les dix pilules ont été prises et ont produit; obscurcissement de la vue, vertiges, subdélire, engourdissement musculaire, somnolence.

Aujourd'hui le malade éprouve à peine de la douleur, l'ouïe est en partie revenue.

Les jours suivants, nous passons à 12 grains d'extrait de datura, administrés par pilules de deux grains (10 centigr.), de deux en deux heures; nous entretenons ainsi un certain degré de narcotisme.

Le 23, la douleur n'est plus revenue, au point que le malade, se croyant totalement guéri veut sortir; nous l'engageons en vain à rester pour assurer sa guérison; nous annonçons qu'il reviendra bientôt. En effet :

Le 27, le malade revient à la clinique, souffrant comme devant. Le datura est repris à la dose de 12 grains (60 centigr.), mais sans résultat le premier jour; nous arrivons à 15, puis à 20 grains (1 gramme), le narcotisme recommence et la douleur se calme.

Le 2 mai, léger narcotisme, plus de douleur. Nous suspendons le datura, de même le 3.

Le 4, aujourd'hui, le narcotisme est dissipé, la douleur reparait dans l'oreille; nous reprenons le datura, espérant, par notre insistance, parvenir à rompre l'habitude névralgique.

C'est ainsi qu'il convient d'agir avec les moyens narcotiques; mais combien de temps faudra-t-il les continuer? combien de temps le pourra-t-on sans danger pour l'économie? Toujours est-il que ce n'est point à l'aconit, à l'hydro-chlorate de morphine, etc., que la douleur a cédé; c'est à l'extrait de datura qui maintenant réclame, au même titre que tant d'autres, sa place parmi les spécifiques du tic douloureux.

Encore une remarque : Un de nos élèves ayant vu dans quelque publication allemande qu'on avait employé avec succès, contre le tic douloureux, l'extrait de semences de datura, nous avait prié d'essayer ce remède. N'ayant pas à notre disposition cet extrait de semences, nous prescrivîmes, en attendant, l'esprit de feuilles ordinaires. En ayant obtenu de bons résultats, nous crûmes devoir la continuer. Or, supposez un instant que nous eussions eu sous la main ce nouveau remède; supposez que nous en eussions obtenu les mêmes effets que de l'extrait ordinaire, les assistants eussent eu le droit de crier merveille et d'attribuer au nouvel agent une vertu qui pourtant s'est révélée dans un remède vulgaire. Eh bien! c'est, nous le croyons, l'histoire de tant de spécifiques vantés. Quant au tic douloureux en particulier, nous ne saurions, en vérité, auquel des remèdes usités accorder, *à priori*, la préférence. Voyez quelle indifférence s'attache aujourd'hui aux fameuses pilules de Méglin! Tout ce que nous savons, c'est que ce sont les narcotiques qui réussissent le mieux; appelez les aconit, jusquiame, belladone, morphine, pilules de Méglin, datura, etc.; l'agent le plus négligé peut réussir là où les plus en vogue ont échoué! Chaque malade est un sujet de nouvelles expériences, ce sont toujours de nouveaux tâtonnements à exercer.

Je veux actuellement dire ma pensée à l'égard de la thérapeutique d'une espèce de névrose extrêmement répandue et sur le traitement de laquelle, à notre avis, la routine s'exerce de la manière la plus déplorable; je veux parler de l'hystérie. J'ai fait connaître ailleurs la grande quantité de femmes hystériques qui se rencontrent parmi la population pauvre du chef-lieu de l'Alsace. Eh bien! sur quelques centaines, peut-être, qui sont passées sous mes yeux, je n'ai pas souvenance d'avoir vu réussir franchement, une seule fois, les prétendus anti-hystériques, nervins, etc. L'assa-fœtida, le castoreum, le musc, la valériane, m'ont toujours fait faux bond, tandis que cent fois j'ai pu constater l'immédiate efficacité des émissions sanguines, même chez les sujets peu pléthoriques. Sous ce rapport, le fait suivant est un spécimen de ce que nous observons tous les jours.

OBS. IV. *Hystérie simulant des lésions graves des centres nerveux; impuissance des antispasmodiques, bons résultats des émissions sanguines.* — Une fille de vingt et un ans, de bonne constitution, lymphatico-sanguine, quoique non colorée, irrégulièrement menstruée depuis l'âge de dix-huit ans, entra à la clinique le 4 avril 1840, pour être traitée d'un engorgement des glandes inguinales avec leucorrhée (blennorrhagie). Quelques applications de sangsues, les cataplasmes, les bains, les onctions mercurielles, procurent la résolution de cette adénite. La jeune fille est sujette à de fréquentes attaques d'hystérie, assez légères d'abord, pour que nous n'y fassions pas attention.

Mais, le 14, elle est prise d'accès d'étouffements avec douleur vive dans le trajet de l'épine dorsale, impossibilité de se mettre à son séant sans forte réaction fébrile. Douze sangsues à la partie interne des cuisses. Potion éthérée.

Le 15, même état, douze ventouses scarifiées sur le rachis, infusion de tilleul, potion :

Prenez : Eau de mélisse. 120 grammes
Ether. 2
Laudanum 12 gouttes.
Sirop blanc. 50 grammes.

Le soir, accès de dyspnée très-intense, lavement :

Prenez : Assa-fœtida. 4 grammes.
Jaune d'œuf. 50 centigr.
Infusion de camomille. 240 grammes.

Aucun soulagement.

Le 16, même état; potion :

Prenez : Eau de mélisse. 120 grammes.
Liqueur d'Hoffmann. 20 gouttes.
Teinture de castoreum. 20 gouttes.
Sirop d'écorces d'oranges. 50 grammes.

Lavement avec assa-fœtida; infusion de tilleul.

Le 17, douleur vive à la nuque, céphalalgie, larmoiement, immobilité du tronc : dix sangsues aux mastoïdes, potion gommeuse avec thridace 20 centigr., émulsion d'amandes.

Le 18, céphalalgie violente, douleur vive à l'épaule droite, paralysie incomplète du mouvement, complète de la sensibilité du bras droit qu'on peut pincer fortement sans provoquer de douleur; dix sangsues à l'épaule, liniment laudanisé, potion, avec thridace.

Le 19, la paralysie s'étend à tout le côté droit du corps; pouls fort accéléré. Les assistants croient à une grave lésion cérébro-spinale. Nous annonçons que cette lésion n'existe pas et que ces accidents n'auront pas de suite : catapl. sinap. aux mollets, demi-lavement avec sel de cuisine, 50 grammes, chiend. nitré.

Le 20, la paralysie est diminuée, le 21, elle est disparue par le seul emploi des irritants dérivatifs. Pouls large et fréquent.

Le 22, assoupissement, délire vague, intermittent, pouls fréquent, peau chaude et sudorale. On croirait à une méningite avec épanchement. Saignée de quatre palettes, chiend. nitré, lavement émoll. (sang plastique normal.)

Le 23, les accidents sont disparus comme par enchantement. Il ne reste qu'un peu de douleur ou plutôt de courbature dans la région dorsale. Émollients.

Pendant les six jours suivants, la santé est parfaite. La malade veut sortir le 29 avril.

Ce fait intéressant, malgré sa vulgarité, met en saillie l'habituelle inefficacité des antispasmodiques dans l'hystérie. De plus, on y voit qu'à dater de la saignée du 22, tous ces formidables accidents ont disparu.... Pour revenir, sans doute; mais c'est beaucoup de soulager dans l'impossibilité de guérir. Nous avons gardé, pendant des années, des malades qui avaient épuisé la pharmacie, que la saignée seule réussissait à soulager, et dont nous avons obtenu la guérison définitive en les chassant de l'hôpital et les

engageant à retourner aux champs, au lieu de rester à la ville. Ceci rappelle le rigorisme du célèbre Tronchin, qui forçait ses clientes vaporeuses du grand monde à frotter elles-mêmes leurs appartements.

Les exemples précédents nous font voir la pratique telle qu'elle est, avec ses chances d'erreur et de déception; puissions-nous avoir contribué à convaincre nos jeunes confrères des difficultés qui environnent le traitement des affections nerveuses, et leur avoir suggéré de sérieuses réflexions sur l'insuffisance des préceptes généraux en fait de thérapeutique appliquée à ce genre de maladies, si variées, si bizarres, si réfractaires aux données des théories univoques! Puissions-nous, enfin, avoir ébranlé ce préjugé si fâcheux : que les évacuations sanguines sont essentiellement pernicieuses dans les affections dites nerveuses, auxquelles conviendrait uniquement la médication stimulante décorée du titre si souvent mensonger d'antispasmodique!

(Bulletin de Thérapeutique, mai.)

53. Note sur l'emploi des vomitifs dans le traitement de la pleurodynie; par MAX. SIMON.

A mesure que la thérapeutique s'affranchira davantage du joug que l'anatomisme et le physiologisme tendent à faire peser sur elle, en immobilisant, la pratique élargissant le cercle de son expérience, doit arriver à des résultats importants. Les bons esprits l'ont compris, toute la science ne saurait tenir sur une base aussi étroite. Tout en faisant état, et tout en s'éclairant des lumières que ces deux idées nouvelles ont jetées sur les faits, on est généralement persuadé aujourd'hui que ce serait renfermer la thérapeutique dans une véritable impasse, que de s'arrêter à ce principe erroné; savoir : que la science doit demander tous ses enseignements à ces deux théories : non, la thérapeutique ne saurait dériver toute de là; avant que l'anatomie pathologique n'eût fait connaître l'élément morbide nouveau qu'elle constate, avant que la théorie de l'irritation n'eût rallié autour de son idée fondamentale un certain nombre de faits importants, et qui, certes, doivent occuper une place distinguée dans une énumération scientifique complète; avant la venue au monde de ces deux idées, disons-nous, il y avait une thérapeutique; cela est si vrai que, malgré nos prétentions exorbitantes, nous n'avons fait à cet égard que varier les applications, et pas toujours heureusement, des données de la science antique : or, cette thérapeutique, dont nous profitons encore tous, à l'heure qu'il est, ne s'est point installée tout entière avec la brutalité de l'empirisme dans la science; elle y est entrée au nom de quelques idées, de quelques méthodes, dont nous pouvons bien nous moquer, si nous voulons aujourd'hui, mais auxquelles il faut bien pourtant finir par accorder quelque attention, puisqu'en somme, c'est par elles qu'a été édifié le côté pratique de la